

et votre seigle sur la rue ; figure-toi que ton oncle Jean croit que c'est pour empêcher Louise de faire de la musique. Tu penses bien que de pareilles idées ne peuvent m'entrer dans la tête ; mais lui...

Alors il éclata de rire tout haut et dit :

—Ma foi, monsieur Florence, écoutez, c'est bien ennuyeux d'entendre crier du matin au soir et tapoter sur un piano.

—Comment, George, lui dis-je, toi qui a appris la musique au collège et qui joues si bien de la flûte, tu peux dire que Louise erie '... Elle chante... elle a beaucoup de goût et même de talent.... Sa voix est admirable...

Ma femme, dans le coin de la fenêtre, me faisait signe de me taire, mais la vérité m'emportait et je ne pouvais entendre cela sans me fâcher.

George était devenu tout rouge.

—Hé ! fit-il d'un air embarrassé, c'est possible.... je ne dis pas le contraire ! Mais que voulez-vous, mon père n'aime pas le piano.... Chacun fait la musique qui lui convient....

Et comme je seconais la tête pour dire : —Tout cela ce sont de mauvaises raisons ! — il continua :

— Cet homme-là depuis longtemps vous ennuie... Est-ce que vous croyez que c'est agréable, monsieur Florence, de voir un gueux pareil, dans la maison du grand-père qu'il nous a volée, acheter des pianos de deux mille francs avec votre argent ?

—Allons, allons, m'écriai-je, malgré les siges de ma femme, c'est trop fort, ne parlons plus de cela, nous ne pourrions nous entendre. Louise ne vous a rien volé du tout ; elle n'est cause de rien... Depuis son retour j'ai reconnu en elle toutes les bonnes qualités ; elle est charmante, je l'aime bien, et cela me chagrine de voir que ton père et toi vous lui faites de la peine !

Ma femme paraissait tout inquiète, mais j'avais le cœur trop plein pour me taire ; George m'écoutait en me regardant, et je dis encore :

—Je voudrais bien savoir si dans tout l'arrondissement de Sarrebourg, on trouverait une jeune fille mieux élevée que ta cousine et plus jolie ? Moi je ne suis pas un Rantzaou, je ne veux pas flatter les Rantzaou, mais si j'avais l'honneur d'appartenir à la première famille du pays, je ne serais pas toujours à crier contre mon propre sang ; au contraire, je serais fier de tous ceux qui feraient honneur à ma race. Voilà ce que je pense, et ce que je dirais aussi à Louise, si je l'entendais parler contre toi !

J'étais vivement désolé.

Tout à coup George me tendant la main s'écria :

—Vous ne m'en voulez pas, monsieur Florence ?

—T'en vouloir, à toi ? non, non ! lui dis-je. J'aime tous mes anciens élèves, surtout quand je les estime, et je t'estime beaucoup. Voilà pourquoi je me fâche contre ton injustice ; si c'était un autre, ça ne me ferait rien.

Il me regardait comme attendri ; et me serrant la main :

—Eh bien, dit-il, vous avez raison. Je vous aime encore plus, si c'est possible ; tous les gens devraient être comme vous.

Puis se levant :

—Bonsoir, monsieur et madame Florence. Bonne nuit, Juliette.

Et s'adressant encore à moi :

—Si vous voulez, nous irons un de ces jours dans la haute

montagne, mon cher maître, vous verrez quel beau pays aux sources de la Sarre ?

—Oui, George, nous irons, lui dis-je, j'aime toujours à causer avec toi.

Je l'avais accompagné sur la porte. Il me serra la main, en criant : " Bonne nuit ! " et descendit.

Alors me rasseyant, j'éprouvai comme une satisfaction d'avoir dit ce que j'avais sur le cœur ; mais ma femme me faisait des reproches, soutenant qu'à la fin je serais entre M. Jacques et M. Jean, comme entre l'enclume et le marteau.

—Eh bien, tant pis, m'écriai-je, cela m'est égal !

J'avais trop pris de cerises à l'eau-de-vie, et je ne voyais pas le danger.

—Tant pis ! Si ces gens me font du mal parce que je les aime, ça les regarde, ils s'en repentiront... le bon Dieu les punira !

Voilà ce que c'est de se laisser séduire par ses goûts, cela vous pousse aux plus grandes imprudences.

Toute cette nuit-là je me donnai raison ; même en rêvant je m'approuvais moi-même ; mais le lendemain je vis bien que j'avais eu tort, et j'aurais voulu retirer mes paroles imprudentes.

Il ne m'arriva pourtant aucun mal ; et le jeudi suivant, George, en blouse et grand chapeau de paille, le bâton à la main, vint me prendre pour aller aux scieries. Je ne demandais pas mieux que de courir un peu la montagne. Je mis une croûte de pain et une petite gourde d'eau-de-vie dans mon sac, et nous partîmes tout joyeux.

Malgré mes cinquante ans, étant d'un tempérament sec et même assez nerveux, je marchais encore bien. La beauté du pays, les grands arbres, les lierres, les mousses, la vive lumière dans le feuillage, la fraîcheur des petits torrents qui galopent entre les rochers, sur le gravier, les mille insectes qui tourbillonnent dans un rayon de soleil, les papillons veloutés des bois ; tout cela me réveillait, me rendait attentif comme à vingt ans.

(La suite au prochain numéro.)

LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Celui qui nous enverra les noms de cinq souscripteurs avec le montant de l'abonnement pour un an, recevra un sixième numéro gratis pendant un an.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit : LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.